

XYZ. La revue de la nouvelle



Retraites

Michel Dufour, *Lignes de vie*, Montréal, Lévesque éditeur, 2020, 178 p.

Michael Delisle, *Rien dans le ciel*, Montréal, Boréal, 2021, 134 p.

David Bélanger

Number 147, Fall 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96470ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bélanger, D. (2021). Review of [Retraites / Michel Dufour, *Lignes de vie*, Montréal, Lévesque éditeur, 2020, 178 p. / Michael Delisle, *Rien dans le ciel*, Montréal, Boréal, 2021, 134 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (147), 93–96.

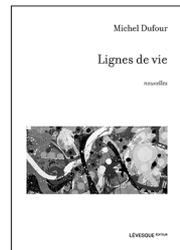
Retraites

Michel Dufour, *Lignes de vie*, Montréal, Lévesque éditeur, 2020, 178 p.; Michael Delisle, *Rien dans le ciel*, Montréal, Boréal, 2021, 134 p.

MICHAEL DELISLE et Michel Dufour sont deux nouvellistes d'expérience. Le premier a fait paraître quatre recueils, remportant en 2006 le prix Adrienne-Choquette pour *Le sort de Fille*. Le deuxième a signé six recueils, remportant ce même prix en 2000 pour *Les chemins contraires*. Ils sont tous les deux au début de la soixantaine et portent les mêmes initiales. Surtout, ils offrent tous les deux, à la jonction de 2020 et de 2021, des recueils de nouvelles sans doute très différents et aux poétiques qui n'ont rien à voir ensemble, mais desquels sourdent des flânages analogues, comme l'angoisse d'un temps long quand la carrière prend fin. Pour le dire rapidement : ce sont des livres de *retraite*.



Lignes de vie de Michel Dufour étonne peut-être par sa manière sans apprêt de raconter ses histoires. Sans apprêt : il n'y a pas d'artifices, de formules euphémiques, de grandes subtilités cachées sous des couches de langage. Tout est dit, simplement. Ainsi en est-il de « Celle qui marche », nouvelle racontant les pérégrinations d'un nouvelliste qui erre dans sa ville pour se dégourdir les jambes ; il se met alors à croiser une femme et à tenter de comprendre son histoire, sans succès. Il convient à la fin du récit : « Assis à la table de ma salle à manger avec mon ordinateur portable, je consulte mes notes, révise mes options, cherche une bonne entrée en matière. En proie au doute, je me dis qu'au



fond, je ne possède pas suffisamment d'éléments pour écrire une nouvelle sur la marcheuse. »

Il me faut ici m'arrêter sur les divers choix qu'implique ce passage. L'écriture de Dufour semble vouloir se rabattre sur les faits, ce que l'énumération « consulte/réviser/cherche » souligne. Mais tout le prosaïsme de la scène est également visible dans l'ordinateur *portable*, la table de [sa] *salle à manger*: il y a là un amoncellement d'informations qui bruissent, avec pour effet qu'on s'attache moins à ce qui est connoté sous les énoncés, évoqué à demi-mot, métaphorisé entre les phrases, qu'à ce *dit* qui prend toute la place. Ce trait n'est pas anecdotique ou conjoncturel. Il s'agit d'une véritable poésie qui traverse tout le recueil.

Pour établir une comparaison utile, prenons « Notre-Dame-de-la-Vie-Intérieure », troisième nouvelle de *Rien dans le ciel* de Michael Delisle. Le récit y est plus long et déployé que celui de Dufour, mais on pourrait le résumer à ceci : un écrivain emprunte une maison de campagne à un ami pour s'adonner à son métier ; lors de ses promenades pour se dégourdir les jambes, il rencontre une statue de Notre-Dame-de-la-Vie-Intérieure, sculptée dans le bois. Or, si la statue est croisée, décrite, entretenue au gré des visites qu'y fait le narrateur, elle constitue une sorte d'écran au récit véritable, qui porte sur une vie (et un vide) intérieure, une tension sexuelle avec l'ami, une remise en question des fondements de l'existence. « Mon ordinaire était fait de lecture, d'écriture, de thé, de céréales et de marches rapides », explique le narrateur, sur le mode itératif : sa description reste comme évanescence, ou en tout cas évite de trop s'ancrer dans les faits, elle ne constitue qu'une trame de fond. « J'écrivais au salon, en écoutant du Bach : épinette, orgue, viole de gambe, trompette marine », mentionne-t-on ; encore, l'écriture comme thème fuit, moins dissolue dans le quotidien cette fois que dans la musique – du texte et de Bach – qui prend toute la place. Lorsqu'on traite de la petite



mécanique du métier d'écrivain, enfin, il n'y a pas de constatation franche – *en proie au doute*, par exemple : « La marche rapide était géniale pour la réflexion. Souvent, je partais allègrement avec un problème d'écriture, pour rentrer à la course avec la solution. »

Ainsi, l'écriture de Delisle passe volontiers « par-dessus » l'explicite : le protagoniste de la première nouvelle est contraint au déménagement, on suit son angoisse sans en comprendre les contours ; un personnage, ancien alcoolique, raconte une rechute sans donner le contexte pour nous permettre d'en saisir les méandres. Bien sûr, certains textes se font plus précis. Dans « Nuit sans lune » et « Je suis parent avec cet homme », un jeune retraité renoue avec des tares ou des secrets familiaux, menant l'enquête sans pour autant que la méthode débouche sur une résolution. L'indéterminé et l'indéterminable prennent toute la place, mais non sans force évocatrice. Il faut le dire, Michael Delisle est parmi les nouvellistes actuels les plus pénétrants ; ses textes tiennent sur peu de choses, se gardent de dire, mais révèlent constamment des absences, des hésitations, des doutes qui s'avèrent plus poignants que bien des péripéties narratives.

La façon inverse de procéder que propose Michel Dufour permet, il me semble, d'aller très vite (mais souvent trop vite) au cœur des enjeux : visière baissée, les récits se déploient avec l'éclat de la sobriété. Une sordide histoire d'inceste, dans « Maman et l'oncle Eddie », est dépliée pour le lecteur. L'enquête du narrateur pour exposer le secret familial s'efface derrière les faits, l'explication des circonstances, les détails des conflits : la ligne est certes moins flottante et plus froide que chez Delisle, mais la clarté permet une sorte d'abandon à l'entrain du récit. Une confession d'un écrivain plagiaire, dans « Il s'appelait Gonzalo Moraldo », prend la forme d'une lettre adressée à un éditeur floué par son auteur ; cette lettre est ni plus ni moins que l'explication d'un stratagème, de ses ficelles et de ses possibles, sans zones d'ombre ni doutes moraux. La dernière nouvelle, « L'ombre de mon homonyme », reprend d'ailleurs une mécanique semblable.



J'ai mentionné que c'étaient là des recueils de nouvelles de *retraite*. On dirait que le temps y est en effet disponible, comme sans fin chez la plupart des personnages. Les hôpitaux apparaissent de-ci, de-là. Des fêtes et des projets de retraite ponctuent aussi ces écritures. L'âge mûr, l'apaisement donnent à plusieurs des nouvelles de ces deux livres, malgré leurs manières fort différentes, une même résonance étrange, comme si leurs auteurs *se posaient*. Mais alors que Delisle fait de cette retraite un moment pour constater le vide de tout signe, de toute causalité cosmiques – il n'y a *rien dans le ciel*, pour reprendre le titre du recueil –, Dufour propose de tout lire et de tout ficeler dans des récits cohérents : comme des *lignes de vie*.

David Bélanger